

Le cheval blanc

Autor(en): **Desbioles, Jacques**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **68 (1929)**

Heft 8

PDF erstellt am: **16.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-222438>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LAUSANNE D'AUTREFOIS



Prisons et tour de l'Evêché. Au centre, les dépendances de l'imprimerie Viret-Genton, magasins à papiers et atelier de brochage. Le petit appartement fut occupé, sauf erreur, quelque temps par le peintre Charles Vuillermet. La petite maisonnette du premier plan avait été baptisée par le personnel de l'imprimerie du nom pittoresque de « Petit Beau-Rivage » ; plus à droite, terrasse où se trouvait un mûrier blanc qui tomba vers 1908, plus à droite encore, revers des maisons de la Mercerie, hangars et écuries. Vue antérieure aux grands bouleversements de 1911-12 et antérieure même à 1907.

près du grand marais, les feuilles des peupliers tremblent au vent léger de mai.

Armand arrive dans la cour, il s'arrête sur le seuil et frappe à la porte. Une petite bonne de la Suisse allemande vient lui répondre :

— Ach, dit-elle, je veux appeler Madame !

Voici la patronne des « Grands Bois ». Elle est grande, forte et vous regarde droit dans les yeux. Armand est tout intimidé.

— Ah ! c'est toi, dit-elle, tu arrives au bon moment, pose vite ton baluchon et coupe-moi un peu de bois avant le dîner.

Armand prend la hache et les bûches tombent une à une devant lui. Il s'encourage, il veut montrer qu'il sait travailler. Le temps passe.

Bientôt le fermier arrive suivi de ses domestiques en bras de chemise. Le fermier est trapu. Il porte une petite moustache taillée en brosse et sa tête, aux cheveux grisonnants, est coiffée d'une grande chapeau panama. Derrière lui, les deux domestiques. D'abord Fritz, le vacher, un jeune homme blond qui vient de Kisselberg puis Tardy, le journalier vagabond qui a tenu toutes les fermes de la contrée avant d'échouer aux « Grands Bois ». Tardy qui sait tout, qui a tout vu et qui a fait son tour de France.

Au fond de la cour, les enfants — Louis, sept ans et Juliette, cinq ans — jouent devant la fontaine.

— Armand, voici ta chambre, dit la patronne en franchissant le seuil d'une petite pièce blanche à la chaux et meublée d'un lit de fer, d'une chaise et d'un lavabo de sapin.

Elle ajoute :

— Les domestiques sont dans la chambre voisine. Ils t'appelleront chaque matin.

On se met à table. Après la soupe, vinrent les laitues, les pommes de terre et le lard. Tardy, assis en face d'Armand, mangeait lentement en racontant des histoires et en remplissant souvent son verre. Tout en parlant, et sans doute pour se donner de l'importance, il fermait à demi l'œil gauche en faisant une grimace significative qu'Armand chercha en vain à imiter. Cela amusa toute la tablée.

Le repas achevé, Tardy se leva.

— Alors c'est entendu, lui dit le patron, vous

allez sarcler ces pommes de terre avec le gamin. J'ai besoin de Fritz cet après-midi.

Il ne répondit ni oui, ni non. Ayant allumé sa pipe, il se retourna et, avec le geste que dût avoir l'empereur en parlant à ses officiers avant la bataille d'Austerlitz, il déclara :

— Eh bien ! le gosse, es-tu prêt ?

Armand se leva et sortit aussitôt.

Dans la cour, Tardy lui donna un « raclet » et l'on se mit en route.

Ils cheminaient côte à côte sans mot dire, le petit s'appliquait à régler son pas sur le grand. Arrivé au champ, Tardy s'assit sous un poirier.

— Ecoute, commença-t-il, en allumant une seconde pipe, tu vas te mettre tout de suite à la besogne et si par malheur tu fais mal ton travail, tu auras affaire à moi. Compris ! Et, pour donner du poids à ses paroles, il montra à l'enfant effrayé, sa large main calleuse et la pointe de son soulier à quartiers.

Ayant tiré trois larges bouffées, il reprit :

— Du reste, ici, c'est moi qui suis le patron. Tu es sous mes ordres et si tu ne fais pas ce que je te commande, je te f... à l'eau !

Et son index tendu désignait le grand marais tout proche.

— Mais, ajouta timidement l'enfant, et... et la reposée ?

— La reposée ? Ah ! ah ! s'exclama-t-il, je vais t'en donner. Allez, ouste, à l'ouvrage et plus vite que ça encore.

Armand se mit à la besogne. Le travail était pénible et le soleil brûlant. Quand il redressait son dos fatigué, il entendait une voix qui venait de dessous le poirier et qui lui criait :

— Tu as bientôt fini de regarder les alouettes !

Alors, le « raclet » se remettait en danse et il allait, il allait toujours, tandis que les mauvaises herbes tombaient sous sa lame tranchante.

Les heures passaient.

Quand la moitié du travail fut achevé, Tardy se leva, prit son outil et fit son tour d'inspection sous les yeux anxieux du petit domestique ruisselant de sueur.

— Ça va, ça va ! fit-il avec une moue de dédain. Et maintenant tient ta langue sinon gare de devant !

Un geste significatif compléta sa pensée.

Quand le soir tomba, Armand revint à la ferme harassé de fatigue. Il se fit tout petit à son bout de table pour manger sa soupe et il ne songeait plus à imiter Tardy dans ses grimaces. Quand il eut achevé son repas, il gagna sa petite chambre blanche à la chaux, se coula dans ses draps et sanglota sur son oreiller.

Jean des Sapins.

PITTIER D'OLLON

AVANT de devenir l'empereur Napoléon III, le prince Louis-Napoléon Bonaparte avait été capitaine d'artillerie dans l'armée suisse. En cette qualité, il fit du service à Thoun et eut sous ses ordres le grand-papa Pittier d'Ollon.

Pittier, canonnier dans l'âme, ne parlait à ses contemporains que de balistique, sa passion et de Badinguet, son idole. Il aimait à raconter les menus faits de son histoire militaire et à faire ressortir, surtout, l'intimité qui avait existé entre le grand homme et lui.

Plus d'une fois, Pittier aurait allumé le grand-son impérial, lustré la botte auguste ou « bichonné » l'alezane favorite du futur souverain ! On a prétendu que ce « boyard » (nom donné aux habitants d'Ollon) était doublé d'un Gascon. Je n'en crois rien, car le récit de son voyage à Paris et de sa visite à Napoléon III est d'une précision telle que le doute n'est plus possible. C'est lui-même qui relate son arrivée à la cour du second empire.

« Je suis arrêté par une sentinelle qui me demande qui je suis et ce que je veux.

« Voir Napoléon, que je lui réponds, je suis Pittier d'Ollon et j'ai fait du service avec lui !... »

« Comme j'essaie d'entrer et qu'il tente de me

repousser, la garde accourt et le caporal m'interpelle... »

« Je clame encore plus fort que je suis Pittier que je viens d'Ollon, que j'ai fait du service à Thoun avec leur empereur, mais ils me prennent pour un fou... »

« Heureusement, qu'attiré par tout ce bruit Napoléon arrive en personne.

« — Laissez-le tranquille, qu'il leur dit, c'est Pittier d'Ollon ! — Ah ! salut ! mon vieux ! qu'il me fait encore.

« Mais, au même moment, une fenêtre s'ouvre, laissant voir une belle dame, — sa femme, — qui nous regarde.

« — Eugénie ! lui crie alors Napoléon, me voir encore une boucle de saucisse pour le dîner, il y aura Pittier avec nous ! »

A. Mex.

C'est souvent ainsi. — On demandait à M. X. :

— Quelles sont vos opinions politiques ?

— Mon Dieu, répondit-il, cela dépend de l'homme avec lequel je cause.

Pas trop n'en faut. — Mme C. vante partout l'esprit et les fines saillies de son cher époux. Un jour que celui-ci la faisait rire aux larmes :

— Qu'est-ce donc bête, s'écrie-t-elle, d'avoir de l'esprit comme ça !

LE CHEVAL BLANC

LES élections approchent et, tous les jours, les journaux nous annoncent que tel citoyen a cédé aux sollicitations de ses amis politiques pour accepter une candidature au Grand Conseil... les amateurs ne sont pas nombreux et il paraît qu'il faut insister auprès d'eux pour qu'ils se dévouent.

Il en était tout autrement pendant la République helvétique : les hommes désireux de se dévouer pour la Patrie étaient ardents et, pour pouvoir réaliser leurs aspirations patriotiques, ils pratiquaient la *brigue électorale* que réprouvait la Constitution.

L'avocat Roux était de ceux-là. Très désireux d'être élu, en 1801, à la Diète cantonale, il organisa une brigue qui donna bien du souci au citoyen Préfet du Léman. Un *missionnaire* (porteur d'un évangile très spécial) monté sur un cheval blanc, parcourait la campagne pour aller solliciter les électeurs en faveur de l'avocat, dont la candidature était recommandée, soi-disant, par le sous-préfet, Jean-Daniel Gilliéron, du château des Jaunins.

Celui-ci laissa faire quelque temps, mais tout de même, quand il s'aperçut que le digne avocat se rangeait parmi les partisans du retour à la république de Berne, il commença à éprouver une certaine inquiétude et il adressa ses plaintes au Préfet du Léman avec un article justificatif qu'il désirait faire insérer dans le Journal helvétique.

« J'ai été affecté comme vous — lui répondit

» le Préfet Polier — du rôle que d'insignes in-

» trigants ont voulu vous faire jouer en prenant

» imprudemment votre nom, mais j'avoue que

» j'ai été extrêmement surpris que vous n'ayez

» pris aucune information officielle auprès des

» électeurs (ou des personnes de leurs familles)

» auxquels l'individu monté sur un cheval Blanc

» s'est adressé pour solliciter leurs suffrages en

» faveur de l'avocat Roux, afin de savoir son

» nom, ou du moins se procurer son signalement

» approximatif ; cela ne doit pas être difficile

» puisqu'on suppose qu'il est de Lausanne, car il

» doit s'être arrêté dans quelque auberge et y

» être plus ou moins connu ; j'ai fait prendre ici

» des renseignements sur le *Cheval Blanc*, j'en

» attends le résultat. Quant (sic) à l'article que

» vous désirez faire insérer au Journal Helvétique,

» que, je vous observe que cela ne peut avoir

» lieu, qu'après que le résultat de l'enquête sera

» connu. » C'était le 17 juillet ; huit jours plus

» tard déjà, le *missionnaire* avait été interrogé, et

» le Préfet Polier constatait que « la brigue la plus

» scandaleuse était bien caractérisée » et il ordon-

» nait au sous-préfet de remettre toute cette af-

» faire entre les mains du Tribunal de District.

Celui-ci devait nommer une commission « prise

» dans son sein » laquelle devait avant tout consta-

» ter « si la brigue avait eu lieu ». A cet effet, elle

devait évoquer le témoignage de ceux auprès de qui la brigade devait avoir été faite, puis ensuite passer à l'auteur de la brigade, aux moyens employés, etc.

Le sous-préfet dut s'acquitter en conscience de sa tâche, afin de dissiper la mauvaise impression qu'on eut en haut lieu à son sujet. Il eut la satisfaction de recevoir de son supérieur, le 25 décembre, les lignes suivantes : « Je m'empresse de vous donner communication d'un arrêté du Petit Conseil sur l'affaire de l'avocat Roux, par lequel vous verrez que je suis chargé de vous témoigner la satisfaction et l'approbation du Gouvernement pour votre conduite dans toute cette affaire. Commission dont je m'acquitte avec le plus yif plaisir. Veuillez notifier cet acte au Cn Roux de Corcelles. »

Jean-Daniel Gilliéron dut pousser un bon soupir de soulagement : on lui faisait un joli Noël !

Mais quelle idée avait donc ce messager de parcourir le pays sur un cheval blanc beaucoup plus facile à remarquer qu'un autre ?

S'inspirait-il du grand homme de l'époque arpentant l'Europe sur un courrier d'argent, à la recherche d'un trône d'empereur, ou bien voulait-il imiter la bonne et paisible Reine Berthe, promenant sa grâce et sa quenouille au pas tranquille de sa blanche haquenée ?

Comme l'un et comme l'autre, il cherchait ce bien que tant d'hommes désirent et qui s'appelle : le pouvoir.

Jacques Desbioles.

La Patrie Suisse. — De jolies scènes d'hiver ; un excellent portrait de Mlle Alice Favre, de Genève, dédicée le 2 février ; les portraits d'Erasme, d'Oculampade de Conrad Herzog, le pasteur bâlois décédé le 25 janvier ; du célèbre sourcier, abbé Mermet ; du guide Franz Lochmatter, de St-Nicolas, qui va partir pour l'Himalaya ; des vues de la maison érudite à Fribourg, le 2 février ; de la nouvelle gare de Fribourg, inaugurée le 31 janvier ; de la cathédrale de St-Gall ; de l'Hôtel-de-Ville de Schwytz ; voilà, avec d'autres choses encore, ce que nous apporte le No 979, du 13 février, de la « Patrie Suisse ». S. P.



LES BRUITS QUI COURENT

La venue des Knie, danseurs de corde, provoquait aussi, chez les petits et chez les grands, un indiscutable plaisir, renouvelé tous les deux ou trois ans. Quelle émotion, quelle appréhension à voir l'un des frères, pousser une brouette, sur le sable tendu du toit de la Maison de Ville jusqu'au milieu de la rue voisine. Entre autres réjouissances, il y avait encore l'Abbaye avec la « parade » en ville, fanfare en tête, et les demoiselles en robes blanches distribuant, au Stand, les premiers prix aux maîtres tireurs. Et aussi, mais par hasard et de loin en loin, quelque très modeste cirque : trois chevaux maigres, deux écuyères, un « Mossieu Loyal » à grosses moustaches et bottes vernies, un clown hilare, des chiens sautants, une musique enragée. C'était tout. C'était peu, mais les affamés ne sont pas gourmands et les gamins de Châteaueux avaient faim de salambanques et de paillasses. L'arrivée d'une « comédie » sur la place d'armes faisait époque dans l'existence. Toutefois, à côté de ces distractions, plutôt vulgaires et peu assurées, une fête, spécialement destinée au petit monde des culottes et des jupes courtes, apporte, chaque année — et aujourd'hui encore — un peu de fièvre aux habitants de Châteaueux. Des semaines à l'avance, on s'entretient, dans la petite ville, des prochaines « Promotions ». Les élèves studieux évaluent de prix et d'accessits ; les cancre se lèvent les lèvres à l'espoir de gâteaux et de sirops ; les fillettes pensent à une robe neuve et au bal sur herbe ; les instituteurs et les institutrices, fatigués par une longue série de leçons, se réjouissent à l'idée des vacances et les parents sourient aux occupations variées des petits.

Ce grand jour est un dimanche de juin. La

veille, Châteaueux se transforme en exposition de coiffures. On ne voit, dans les rues, que fillettes empapillonnées, dont les chevelures noires, blondes ou rousses, disparaissent sous la frétillante auréole des petits papiers serrés au fer. Et, dans les maisons, ce sont des allées, des venues, des pleurs d'impatience, des désespoirs vite apaisés, des joies bruyantes, des appréhensions, toute l'effervescence d'un petit monde empressé de se montrer et de rire. Les blanchisseuses sont aux abois : à chaque instant, une nouvelle frimousse apparaît dans l'entrebâillement de la porte et crie :

— Madame, est-ce que ma robe est prête ?

Les cordonniers sont sur les dents ; les couturières ne mangent et ne dorment plus. Les confiseurs accumulent éclairs, madeleines et babas. Au four banal, le père Borel ne sait à qui entendre : gâteaux par ci, taillés par là, gâtelets et salées... Un parfum de pâte croustillante envahit la ruelle voisine. Et, de temps en temps, une bonne femme s'en va, qui porte sur la tête une tarte, de belle surface, laissant après elle une buée odorante. Sur le foyer des vieilles cuisines, le fer à bricelets fonctionne ; et les merveilles sifflent dans la friture. C'est un branle-bas général de gourmandise.

Tout le monde, chez Mme Charlon travaillait d'arrache-pied depuis quinze jours, et quoiqu'elle employât deux ouvrières et deux apprenties — dont Lina Divorne entrée récemment — c'est à peine si les commandes seraient prêtes à temps voulu. Le dimanche matin, avant six heures, Laure qui ne s'était pas couchée achevait un dernier corsage, tandis que son petit personnel dormait encore à poings fermés. Dans l'atelier, en désordre, un délicieux fouillis de mousselines, de rubans, de tulle, de dentelles jouait une symphonie de rose, de rouge, de bleu pâle, de vert d'eau, de blanc. Suspendus à la paroi quelques costumes d'enfants attendaient leurs propriétaires. On n'avait pas eu le temps de les porter à domicile, et les fillettes impatientes, craignant un accident ou un retard, venaient l'une après l'autre, dès l'aube, chercher les précieuses robes, qu'elles emportaient à bout de bras, comme des étendards flottant à la brise.

Mais on s'éveillait dans la maison. Un bruit de pieds nus trotant sur le plancher, une porte qui s'ouvre brusquement, un cri :

— Bonjour, petite mère !

Et c'est André, demi-vêtu, en culotte, sans veste, qui saute au cou de Laure et l'embrasse, la saluant de cette appellation bien française rapportée de là-bas, et c'est, derrière lui, mais plus calme, quoique aussi joyeuse, Rose, en cotillon et en pantoufles annonçant que le déjeuner sera prêt dans quelques minutes.

— L'eau bout pour le café, ne te dérange pas, maman.

— Moi, je vais cirer les souliers pour tout le monde, ajoute le gamin enflammé d'un beau zèle.

Et Laure, oubliant les fatigues de la nuit passée à travailler sous la lampe, sourit à cette jolie gaité. D'ailleurs, la besogne est achevée, la dernière agrafe est cousue au dernier corsage, et voici la dernière cliente — une brunette de douze ans — qui vient, à son tour, chercher sa robe de fête. Maintenant à la hâte, on déjeune, on s'habille. C'est plaisir délicieux pour la mère que de parer ses deux petits. Comme un colonel devant le régiment, elle inspecte la tenue. Rien ne lui échappe. Ici, elle rectifie un pli, là, c'est une cravate qui s'émancipe, un ruban mal tourné. André pivote sur ses talons et s'exhibe sous toutes les faces. Rose s'examine dans le miroir à trois pans. Et chacun attend l'opinion de la mère, le « ça va bien » définitif. Alors, une échauffourée de baisers, au risque de remettre en question toute l'ordonnance obtenue, puis la fuite dans l'escalier, quatre à quatre, accompagnée de nombreux « adieu maman, adieu maman ! » Mais, arrivé dans la rue, André s'arrête et lève les yeux vers la fenêtre d'où il sait que la mère les regarde. Il paraît inquiet et demande :

— N'est-ce pas, maman, tu viens ?

— Bien sûr. Je vais avec tante Jeanne.

— Bravo ! Adieu ! You !

Une cabriolet, et la course reprendrait si Rose, plus raisonnable, ne retenait son frère par la main en le morigénant un peu. A quoi pense-t-il de faire pareilles manières ? Il faut marcher posément, quand on est si bien vêtu. La tête droite à petits pas, en frappant légèrement du talon sur le pavé. C'est ça. La mère, toujours à la fenêtre, se plaît à voir cette fillette mince, élégante, déjà un peu coquette dans sa robe de mousseline garnie de rubans bleus, et ce gamin, tiré à quatre épingles, qui prend des airs sérieux de petit homme malgré une folle envie de gambader le long du chemin.

Cependant, la « première » du sermon sonnait à toute volée annonçant l'heure de se hâter. Autour du collège, la foule des écoliers et des écolières bourdonnait comme les abeilles autour de la ruche. Les grandes filles s'examinaient et se critiquaient, très contentes de faire un peu la roue devant les garçons et, même, de susciter quelques jalousies par de jolis manèges bien féminins, presque instinctifs. Sans doute quelques intrigues très innocentes, si douces en la quinzième année, formaient parfois, plus d'un couple, sur le chemin de l'école, à la fruitière, aux parties de luge. Des bagues en cornaline, symboles d'une fidélité enfantine, s'échangeaient en secret, et aussi des poésies extraites de quelque recueil et copiées sur du papier à entête allégorique ; et des fleurs desséchées, des bouts de ruban, tout le bagage enfin des idylles exquises. Or, en ce jour de fête, où l'on danserait sous l'œil amusé et peu soupçonneux des mamans et des maîtres, l'idylle s'embellirait d'une tendresse plus précise, d'une émotion plus vibrante. Et, en attendant le départ, les intimes parlaient de lui.

(A suivre.)

P. Amiguet.

Royal Biograph. — Au programme de cette semaine, une production gigantesque et grandiose, à grande mise en scène : « L'Escadron de Fer », formidable film d'aventures dramatiques, relatant la prise de Cuba par les Américains. Egalement au programme : « Voleurs à l'Peau ! » comédie comique ; les actualités mondiales présentées par le Paramount-Journal.

Rudolph Schilderant au Théâtre Lumen. — Au programme de cette semaine, deux succès cinématographiques d'un genre absolument opposé : « Sans Ami ! » grand drame émouvant, ainsi que : « L'Ecole du Mariage », grand succès humoristique. A chaque représentation, les actualités mondiales par le Paramount-Journal. Tous les jours, matinée à 15 h., soirée à 20 h. 30 ; dimanche 24, matinée dès 14 h. 30.

Pour la rédaction :
J. Bron, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

UNE CHOSE EXTRAORDINAIRE

c'est la facilité avec laquelle les véritables Bourgeois de Sâpin Etienne Huber, à Lausanne font rapidement disparaître la grippe, les rhumes et les bronchites.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le Conteur Vaudois comme référence.

AGENCE IMMOBILIÈRE

VENTES ACHATS

Louis GENEUX, Régisseur, Lausanne
Epinettes — Villa Fontenay — Case 10782

CAISSE POPULAIRE D'ÉPARGNE et de CRÉDIT

Lausanne, rue Centrale 4

CAISSE D'ÉPARGNE 4 1/2 %

Dépôt en comptes-courants et à terme de 3 % à 5 %

Toutes opérations de banque

Demandez un

Centherbes Crespi

l'apéritif par excellence.